

### Chapitre 3

« Bonjour Liouba, commença Oleg sur sa feuille de papier. Et aussi Vitalik, Sérioja et Kostia. Tout va bien ici. Je travaille au même endroit le samedi et le dimanche. »

Il réfléchit à ce qu'il allait bien pouvoir écrire après, quelle expression pourrait transmettre à sa sœur la chaleur qu'il voulait lui communiquer, mais tous les mots lui semblaient vides et superflus. Il aurait fallu ajouter une formule finale, se dit-il. Mais, après avoir relu toute la lettre, il comprit que « à bientôt » ou « à une autre fois » auraient l'air d'une plaisanterie vu qu'entre l'entête et la signature il y avait en tout une dizaine de mots.

Un coup de sonnette à la porte l'interrompit dans ses pensées. C'était un soir d'automne humide. Oleg n'attendait personne. Il mit la lettre de côté non sans avoir posé un livre dessus, et alla ouvrir.

Devant lui se tenait son voisin, Vania Delibadzoğlo, sale et joyeux, comme surgi du monde de l'enfance. Ses cheveux étaient emmêlés ; de son blouson pas très propre pendait un lambeau déchiré. Sans dire bonjour ni demander la permission d'entrer, il pénétra dans la cuisine en disant :

Tu veux du boulot, mec ?

Et il leva le pouce en l'air.

Quel genre de boulot ? demanda Oleg en le suivant.

Le Klondyke, là-bas, y a de la ferraille, mec !

Il se passa le doigt en travers de la gorge.

A cette époque, la moitié de la population mâle de l'Ukraine faisait le commerce des métaux. Des combinards aux dents longues avaient placé un peu partout des points de récupération de ferraille, et depuis il n'y avait plus en ville un seul morceau de fer rouillé.

Et cela aurait été très bien si les fils électriques et les câbles téléphoniques n'avaient pas commencé à disparaître des poteaux. Le matin en se réveillant, les gens découvraient avec surprise que le courant avait été coupé et ils se retrouvaient sans lumière. Des terrains de football et des cours d'école se retrouvaient dépouillés de la même manière.

« Où ça ? »

Oleg fit asseoir son hôte agité sur une chaise et s'assit lui aussi.

« A la décharge. Je fouille là-bas toute la journée. Et j'ai décidé de laisser tomber l'école, ça m'embête tous ces trucs chiants. J'ai les outils et tout. Tu viendras ? »

Oleg réfléchit :

« La décharge... »

Tout de même, la décharge ne lui disait trop rien. Il la connaissait, cette décharge. Elle s'étendait sur environ deux kilomètres et se signalait de loin par toute une série de sachets de cellophane qui tourbillonnaient au-dessus comme des papillons quand il y avait du vent.

« La déchâârge, se moquait Vania avec une grimace qui imitait la réflexion. Ce n'est pas une décharge, c'est le Klondyke, j'te dis ! »

Oleg essayait de relier dans sa tête deux concepts : lui, et la décharge, la décharge et lui, lui dans la décharge...

« Fais pas le difficile. Tu crois qu'il y a que les SFD qui fouillent ? Mais si tu veux savoir, au Klondyke, c'est plus propre que dans mon appart'. Y a même des champignons qui poussent, j'en ai ramassé et je les ai fait cuire, des champignons normaux, quoi. Et pourquoi les laisser perdre ? Je vais même t'avouer un truc : j'en ai vendu au marché, et les gens les ont pris ! Dommage quand même que j'ai pas le temps de m'en occuper. Ça prend trop de temps. Ecoute ! (Les yeux de Vania s'allumèrent). Qu'est-ce que tu dirais de t'occuper des champignons ?

– De plus en plus fort, » pensa Oleg. Non, il ne se voyait pas en train de vendre les champignons de la décharge.

Pendant ce temps Vania continuait à parler tout seul :

« Non, c'est nul. Sur la ferraille, on gagnera plus. Il faut se dépêcher, Oleg. Non, moi, j'ai pas besoin de me dépêcher, je suis en règle. Mais je vais te dire un secret : (sa voix baissa jusqu'à devenir inaudible) toutes les parcelles sont prises. Je me suis pris une parcelle comme ça ! Ses pupilles s'agrandirent. Tu verrais ça : je fouille, je fouille, et du métal, il en sort, il en sort, et plus ça va, et plus il y en a ! Au bout là-bas, y a encore un endroit qu'est pas pris. Je te le propose comme à un copain, Oleg. Honnêtement, je le proposerai pas à un autre. T'es d'accord ? »

Oleg ne répondit pas. Il réfléchissait.

« Ah oui, j'avais oublié. Toi, t'es un musicien. Tu vas pas aller fouiller à la décharge. »

Vania allait déjà se vexer, mais il n'y arrivait pas. Ce soir-là il était inhabituellement généreux. Il avait fait une bonne journée.

« D'accord, il y a encore un business, dit-il avec indulgence. Oleg, je partage seulement avec toi. Je pourrais le faire moi-même mais je suis prêt à te prendre avec moi.

– Quel genre de business ?

– Les antennes.

– Quoi ??

– Enlever les antennes des toits.

– Ça va pas ?

– Mais si ! J'ai tout préparé, j'ai les outils...

– Vania, tu réalises ce que tu dis ?

– Mais justement, je réalise. On travaillera la nuit, comme ça, personne nous verra. Une antenne ça pèse dans les... oh oh ! Tu te rends compte, combien on va se faire. Evidemment y a un risque. On peut nous prendre et nous balancer du toit, mais ça, c'est rien. L'essentiel, c'est de faire vite. »

Vania était fier de son idée et rayonnait comme un sou neuf.

« Hein, qu'est-ce que t'en dis ? »

Oleg ne savait pas quoi dire. La proposition était tellement inouïe. Après un silence, il finit par répondre :

« Non, Vania, je préfère la décharge... Je suis d'accord.

– Quoi, t'as peur ?

– Comment t'expliquer ? Il me semble que ton idée... elle est un peu dingue.

– Diiiiingue, répéta Vania, offensé. Pour des peigne-culs comme toi, tout ce qu'est pas dingue, c'est de faire dzing dzing sur un piano du matin au soir. »

Il se leva brusquement et il s'apprêtait à partir, mais en arrivant dans l'entrée, il demanda d'un ton conciliant :

« Alors, tu viens demain ? »

En proposant ce « travail » à Oleg, il va de soi que Vania n'était pas aussi clair qu'il y paraissait. On pouvait peut-être le traiter de dingue, mais pas du tout de bonne pâte, capable de céder comme ça une part de son « salaire ». Il tablait sur le fait qu'avec un « associé », il lui serait plus facile de résister à ses concurrents. Il se pouvait même qu'il soit obligé de défendre physiquement ses droits sur la parcelle – sait-on jamais ?

« Oui. »

Oleg avait calculé qu'il n'y avait pas d'autre issue pour l'instant. Tous ces derniers temps, il s'était nourri de pommes de terre à l'eau.

« Eh ben voilà, t'aurais pu le dire tout de suite ! jubilait Vania. Au lieu de dire diiiingue... »

\*\*\*

Après la classe, Oleg se rendait à la sortie de la ville, où Vania travaillait sans relâche depuis le matin. Leurs outils étaient camouflés dans un endroit isolé. En plusieurs heures de travail à la pioche et à la pelle, Oleg arrivait à récolter un maigre tas de ferraille. Tard le soir, à la tombée de la nuit, ils rentraient chez eux : Vania avec un chariot plein à ras bord, Oleg avec un misérable petit sac à la main. En vendant la ferraille, il s'achetait une baguette de pain et trois cents grammes d'anchois. Cela faisait son dîner. Il y avait aussi de bonnes journées où il y avait tellement de ferraille que le lendemain, il se levait un peu plus tôt et allait au marché s'acheter une bouteille de lait et un petit pain.

Vania grognait après lui :

« Sans vouloir te vexer, Oleg, je ne te comprends pas... Ils revenaient de la décharge, affamés, fatigués et salle comme des peignes. Je t'ai donné une parcelle comme ça, toi... aucune reconnaissance.

– Qu'est-ce que tu voudrais comme reconnaissance ? demanda Oleg étonné.

– Non, tu comprends pas. Pas à moi, mais au destin !

– Au destin ?

– Oui. Pour t'avoir envoyé un morceau pareil.

– Vania, de quel morceau est-ce que tu parles ? »

Dans l'obscurité, Oleg essayait de distinguer son visage.

– C’est ces morceaux de fer rouillés que tu appelles un morceau ? Et comment est-ce que je dois remercier maintenant ?

– Ouais, des morceaux de fer rouillés ! explosa l’autre. Pour ces morceaux de fer, j’ai laissé tomber l’école, je me sentais quelqu’un. Je vais te dire honnêtement : je vis au boulot et je suis content, je travaille et je suis content, je rentre chez moi et je suis content. Voilà la vraie vie.

– Eh ben, moi aussi, je suis content pour toi.

– Tu as tort de rigoler. Le destin me récompense pour ça.

– Pour ça, oui. Oleg devait reconnaître que Vania avait effectivement une chance extraordinaire : en une heure à creuser dans la décharge, il récoltait autant qu’Oleg en trois jours.

– Bon, mais qu’est-ce que tu attends de moi ?

Ce que j’attends ? Le destin attend que tu te mettes au BOU-LOT, au lieu de faire le con ! Ce qui s’appelle travailler ; tu comprends ? Et pas aller à cette putain d’école ! et ne pas jouer de ton putain de piano ! Je bosse ici toute la journée du matin au soir, tu pourrais en faire autant. C’est quoi ton problème ?

– Non, répondit Oleg, surpris. Tu veux dire que j’ai déçu tes attentes ?

– Tout juste. Tu n’as pas justifié ma confiance. Moi, je pensais que t’étais quelqu’un de bien, et puis toi... »

\*\*\*

Un jour, en allant au « travail », Oleg aperçut une petite fille de cinq ans environ, maigre et crottée. Ses petits cheveux blonds étaient collés en mèches grasseuses, le bas de son immense jupe traînait jusqu’à terre. La petite marchait en parlant toute seule en tenant quelque chose devant elle. Quand elle s’approcha, Oleg entendit un piaulement à peine audible.

« Monsieur, achète mon chien, » fit-elle, en bégayant, et elle leva sur lui ses yeux angéliques. Du col déformé de son pull émergeait, pitoyable, un museau minuscule et sale.

Oleg s’arrêta, surpris.

« C’est un chien de berger, assura la petite.

– Un vrai ?

– Oui... dit-elle, déjà moins sûre. C’est le fils d’un chien de berger.

– Ah, si c’est le fils, c’est une autre affaire. Et où est-ce que tu l’emmènes ?

– Le vendre. Achète-le-moi pour cent hryvnias euros.

– Oh là, tant que ça ? Je n’ai pas cent hryvnias . »

C’était vrai. Une telle somme, cela représentait trois jours de travail.

« Et dix hryvnias, ça t’irait ? »

Oleg fouilla dans sa poche où il devait lui rester un euro de la recette de la veille. La petite tendit sa paume et Oleg vit qu’elle avait les cinq doigts de la même longueur.

« Comment tu t’appelles, demanda-t-il.

– Natacha. »

Après cet échange avantageux pour les deux parties, Oleg se retrouva avec un chiot, Lolik. Un mois plus tard, les enfants des voisins lui apportèrent une petite chatte tricolore qu’il appela Lala. Et ils vécurent ainsi tous les trois : Lala, Lolik et Oleg. Il leur coupait des morceaux de son pain et leur abandonnait les restes de poisson.

Puis Lolik grandit et se mit à dédaigner le pain. Il gagna sa vie en volant des os sous l’étal des bouchers. On le vit aussi dans l’allée des charcutiers ; il s’enfuyait avec une saucisse sèche entre les dents poursuivi par un gros rougeaud qui jurait tout ce qu’il savait.

Ils vivaient sans se gêner. L’automne passa, le froid arriva, dehors il faisait moins vingt.

Dans l’appartement d’Oleg, le vieux radiateur électrique qui venait de ses parents suffisait à peine. Et il vint un moment où il ne suffit plus lui non plus. Un jour dans le distributeur qui desservait le quartier, on entendit un craquement, puis un grand fracas et une vingtaine de maisons se retrouva sans électricité.

Le vaste trois-pièces se refroidit instantanément et à l’intérieur, même en vêtements d’extérieur, il se mit à faire très froid.

De jour en jour on promettait d'envoyer les électriciens. Oleg revenait du « travail », s'asseyait sur le canapé. Lolik sautait aussitôt se serrer contre lui comme une petite boule tiède, Lala grimpait sur ses genoux et tous les trois, homme et animaux, se réchauffaient sous un vieil édredon. Ils s'endormaient dans cette position.

Une semaine passa, puis une autre. Oleg regardait sans cesse par la fenêtre pour attendre l'arrivée des électriciens ou l'arrivée du printemps. Sous les fenêtres, les voisines disaient qu'on n'allait pas « remettre le courant » de sitôt, l'EDF n'ayant pas d'argent pour le genre de chose qu'il fallait mettre à la place de celui qui avait brûlé.

Un jour, il entendit les mêmes dire: « Il faut s'en aller ».

« Dans les bois ou quoi ? pensa-t-il en voyant de sa fenêtre des familles entières avec leurs enfants et tout le saint frusquin s'étirer en file sur la neige tassée des chemins. Les gens s'en allaient vivre chez des parents, pour ceux qui en avaient. Oleg, lui, n'avait personne chez qui aller.

\*\*\*

« C'est toi le musicien ? demanda un grand gars maigre.

– Moi ? dit Oleg, troublé, euh... Dans un sens...

C'était une tiède soirée d'été et il fermait la porte de la vieille église quand l'inconnu s'était approché.

« André, fit le gars. Et il tendit la main.

– Oleg. »

Il tendit la main et le dévisagea.

Le nouveau venu était si maigre que ses joues tombaient. La pâleur de sa peau était accentuée par de longs cheveux d'un roux sombre retenus en arrière par un catogan.

– Tu travailles là ? demanda le gars.

– Oui.

– Moi, enfin nous... commença André en cherchant ses mots. Eh ben, on a un groupe, quoi.

– Très intéressant.

– On cherche un troisième, tu comprends ?

– Alors, vous êtes deux ?

Ils marchaient sans se presser dans l'allée du vieux jardin.

– Exactement.

– De quels instruments vous jouez ?

– Valéry, c'est mon pote, de la basse, et moi des percussions. Quand on a entendu parler de toi, on a décidé de te contacter. On a comme qui dirait l'envie, mais il nous manque le... comment dire, la... la master class.

– La formation musicale ?

– Exactement.

– Je ne sais pas si je peux vous aider..

Oleg réfléchit.

– Mais l'essentiel, pour nous, c'est quelqu'un qui s'y connaisse. Qui écoute, qui donne des conseils, tu vois, un coup de main, en gros. Et puis avec le temps, peut-être, on trouvera des claviers, tu pourras jouer. On a un local, on l'a aménagé un peu, on a mis de la mousse de plastique sur les murs, et tout. Tu veux voir ? »

Il le conduisit par des ruelles, des cours et des porches et au bout d'un quart d'heure, ils se retrouvèrent à la sortie de la ville, dans la zone des garages. Avec une clé plate, André ouvrit la porte en aluminium et, l'ayant ouverte en grand, il dit :

« Entre. C'est notre quartier général. »

Oleg se trouvait dans un local assez spacieux, mais bas de plafond, dont la moitié était occupé par tout un bric-à-brac. Du reste, ils l'avaient effectivement aménagé : le bric-à-brac était réparti dans les coins et repoussé contre le mur. On y trouvait aussi un vieux canapé défoncé et une table de salle à manger ronde des années soixante. Contre la cloison se trouvait une batterie, qui avait dû en voir de toutes les couleurs.

« Pose-toi, Valéry va arriver, dit André, et lui-même se « posa ». Le canapé grinça d'épuisement. C'est Guénytch qui m'a dit pour toi. Tu connais Guénytch ?

– Non.

– Eh ben, il est avec vous, à l'église.

– On n'est pas mal à y aller, dit Oleg en haussant les épaules.

– C'est un petit aux cheveux gris, avec des gros yeux. Tu te rappelles de lui, non ?

Oleg réfléchit une seconde.

– Il a un pantalon en cuir, ajouta André.

– En cuir ? Non, je vois pas.

–Bon d'accord, c'est pas grave. Bref, ce Guénytch qui t'a recommandé, il a dit, si vous voulez un troisième, eh ben essayez ce gars-là.

– Et c'est qui, ce Guénytch ?

– C'est qui Guénytch ? D'où tu sors ? André se renversa sur le canapé. Oh, toi, t'es pas d'ici. Guénytch, tout le monde le connaît. Si t'as besoin, de ça (il fit le geste de se piquer avec une seringue) eh ben tu vas le voir. Il est réglo. Pour les roues aussi, et l'herbe.

Oleg ouvrit de grands yeux :

– Et moi, d'où est-ce qu'il me connaît ?

– J'te dis, il va à l'église. Pour ses péchés, sûrement.

– Ah.

– Il a même fait un don, un paquet de billets,

– Là, je suis pas au courant.

– Et c'est peut-être vrai, continuait André, parlant tout seul. Et, après une pause, il ajouta :

–Et toi, qu'est-ce que tu fais là-bas ?

–Avant, je chantais ; maintenant, je dirige un chœur d'enfants.

André fit un petit sifflement admiratif.

–Un chœur, c'est beaucoup dire. Enfin, on a décidé de réunir des enfants, de leur apprendre à chanter pour l'église. Ça fait pas longtemps que je m'y suis mis. Quand j'ai eu fini le bahut, le père m'a embauché.

–Et il ya beaucoup de chanteurs ?

–Sept, pour l'instant.

–Sept ! ça fait déjà pas mal. Où est-ce que t'es allé les chercher ?

–Ils sont venus tout seuls.

–Et combien on te paie ?

–Je ne travaille pas pour l'argent.

–Hm.

–Tant qu'on me donnera à manger.

–Oho. André hocha la tête.

–Des fois, le père me donne de l'argent aussi, mais c'est surtout pour les fêtes, quand il y a beaucoup de paroissiens.

–Oui, les jours de fête, chez vous, ça se bouscule.

–Tu vas à la messe ?

–Euh, non. Ma mère y va. J'y pige que dalle à ces conneries . Et tes vieux, ils sont du genre croyants ?

–Non, je suis seul.

–Hm.

–Je vis seul.

–Et tes vieux, ils sont où ?

–Ma mère est morte ; et mon père, il a une autre famille.

–Et toute la baraque, elle est à toi ?

–Oui.

–C'est super ! »

Là-dessus dans l'encadrement de la porte se montra un gars aussi maigre qu'André, mais beaucoup plus petit de taille.

« Waou, je l'ai amené, lui dit André en montrant Oleg.

Le gars cligna des yeux, puis s'approcha et tendit la main :

–Valéry.

–Et quoi, t’as pas amené la guitare ?

André le regardait d’un air mécontent.

–Ben aujourd’hui... il marmonna quelque chose dans sa barbe et fit un geste de la main.

–Je voulais lui montrer comment on joue.

Dans la voix d’André il y avait de la déception et de la gêne. Valéry s’assit sur le canapé ; ses genoux et sa tête se trouvaient presque au même niveau, il ferma les yeux à demi et prononça, mélancolique :

–J’ai l’impression que je te connais.

Oleg se tourna vers lui.

–C’est toi qui fouilles à la décharge ?

Une légère rougeur colora les joues d’Oleg.

–Ça fait rien, mec, ici on demande pas le passeport, dit Valéry en remarquant son embarras. Et il hocha la tête avec indulgence.

–Oui, j’ai traversé une situation difficile pendant un moment, dit Oleg en rougissant encore plus. Mais maintenant on m’a donné... un petit salaire.

–C’est normal. De nouveau, Valéry hochait la tête avec indulgence. Quel âge ?

– Dix-sept.

– Super. Je pensais vingt, à voir comme ça. »

Valéry nasillait légèrement, pas naturellement. Visiblement il imitait quelqu’un.

– Et toi ? demanda Oleg.

Valéry se tortilla, ouvrit et referma la bouche, mais ne dit rien.

« Quinze, répondit André pour lui. Et moi, seize.

– C’est bon, Drone, arrête ton bazar. Valéry se mit à s’agiter sur son canapé. Allez, apporte le thé.

–Valéry, je pensais qu’on allait se jouer quèque chose... Hier tu pouvais pas, avant-hier... Pourquoi on cherchait un troisième ? Le mec, il arrive...

– C’est bon, j’ai compris. »

Valéry l’arrêta d’un geste. André se tut, mais continua à regarder son ami. Sur son visage se mêlaient à parts égales le dépit et l’incrédulité.

« J’ai mal à la tête, » dit Valéry, renfrogné.

Et il essaya de renverser en arrière sa tête souffrante, mais comme elle était déjà appuyée sur le dossier, il la bougea sur le côté. Dans cette position, les yeux mi clos, il nasilla :

« Drone, demain, promis juré.

– D’accord. »

André se leva, sortit de dessous la table une vieille bouilloire électrique en aluminium et des tasses. D’un grand bidon dans le coin, il versa de l’eau, qu’il mit à bouillir. Sur la montagne de bric-à-brac il prit deux chaises branlantes et les posa par terre. Quand le thé fut versé dans les tasses, il prit une boîte de thé et la montrant à Oleg, dit sur un ton de conspirateur :

« Tu en prends ?

– De quoi ? demanda Oleg, sans comprendre.

André et Valéry gloussaient :

« Du thé aux herbes.

– Hein ? fit Oleg. Non, j’en veux pas.

– Comment ça ?

Sur le visage de Valéry apparut et disparut aussitôt une expression méprisante.

« C’est comme ça, j’en veux pas.

– C’est nous qui régalaons, proposa André, de bon cœur.

– Non, je n’en prends pas, » répondit Oleg fermement.

Pendant ce temps, André avait sorti on ne sait d’où des gâteaux secs, qu’il posa sur la table.

« Bon, comme tu veux. Mais nous, on va en prendre, hein, Drone ? »

Valéry avait un large sourire béat et il fermait à nouveau à demi ses yeux sombres et langoureux.

Ils prirent deux cigarettes filtre et sans se presser, faisant durer l'opération à plaisir, ils entreprirent d'en extraire le tabac.

Une fois tout le tabac déposé sur un journal déplié qu'André, d'un mouvement vif comme l'éclair, attrapa les cigarettes, le journal avec le tabac et roulant le tout en boule, le jeta sous la table. Tout aussi précautionneusement, mais tout aussi rapidement, il fourra la boîte de « thé » au milieu des chiffons dans le coin. Après quoi il se redressa d'un mouvement assez peu naturel et leva sur Valéry des yeux apeurés.

« Tu crois... ? demanda l'autre, rentré dans le dossier de sa chaise.

– J'entends... » répondit André dans un murmure.

Oleg regardait ses deux nouvelles connaissances, un peu ébranlé. Mais bizarrement, après environ une minute, il se mit lui aussi à écouter. C'était un soir profond de juillet, sur la terre descendait une pénombre bleutée ; et dans cette pénombre, à travers les portes mal fermées du garage, on entendait des bruits de pas furtifs. Tous les trois s'immobilisèrent.

Quelques secondes plus tard dans l'encadrement de la porte émergea une tête d'homme grisonnante, puis le buste. Ayant photographié Oleg du regard, l'homme regarda la table et les deux amis.

« Qu'est-ce qu'il y a, P'pa ? »

Ses yeux bleus grands écarquillés, André le regardait, mort de peur, mais cela pouvait passer pour de l'étonnement.

« Qu'est-ce que vous faites ? » jeta l'homme négligemment. Il était de taille moyenne, quarante ans, solide, avec un petit ventre. Ses yeux bleus comme ceux d'André, avaient l'air de glaçons froids et pointus.

– Ben tu vois, on prend le thé. »

Le thé fraîchement infusé fumait innocemment dans les tasses. Sur une soucoupe trônaient les biscuits soigneusement disposés.

L'homme fit quelques pas dans le garage, comme s'il cherchait quelque chose, en regardant dans tous les coins. Il regarda encore une fois chacun des garçons séparément, d'un regard qui n'augurait rien de bon, puis sans dire au revoir, il sortit.

Il y eut une minute de silence.

« Ouf ! lâcha Valéry en se levant brusquement, et il commença à marcher en long et en large dans l'espace libre. Ben dis donc, le vieux !

– Chut ! l'interrompit André d'une voix ferme, et sans bruit, rien qu'avec le mouvement des lèvres, il prononça :

– Il est là. »

Ils restèrent assis encore un peu en silence, et Valéry roulait des yeux et faisait des grimaces, et André, triste, remuait gravement son thé.

\*\*\*

Des jambes trop belles passaient sur le trottoir, des jambes dont on ne pouvait pas détourner le regard. Elles étaient découvertes pas très haut, à peu près au milieu du genou, mais la beauté délicate des chevilles et des mollets, et leur harmonie inhabituelle permettaient de compléter le dessin des formes plus pleines de la partie supérieure.

« Aïe, aïe, aïe ! »

Entendant cette exclamation, Oleg remarqua enfin la fille elle-même. Elle était grande, à peu près de sa taille, svelte, mais pas maigre.

Il alla vers elle et chassa le gros chien efflanqué qui avait décidé de tenter sa chance en profitant de ce que la ruelle était déserte pour dérober à la jeune fille son paquet de viande.

Et ce n'est qu'après cela qu'il leva les yeux sur l'inconnue : elle devait avoir son âge, dans les dix-sept ans ou un peu plus ; des yeux verts malins, un léger sourire muet adressé à son sauveur inespéré.

« Merci.

Aussitôt remise de sa frayeur, elle jeta sur lui un rapide regard. Des étincelles vertes s'éteignirent sous ses cils coquettement baissés.

–Il faut vous raccompagner ? Oleg sentit que sa question sonnait banale, presque vulgaire.

–N-non... ou alors juste un peu.

Maintenant il distinguait qu'elle était plus âgée que lui, une vingtaine d'années. Et à en juger au sac chargée qu'elle avait à la main et d'où dépassait un pain et d'autres comestibles, et le paquet de viande dans l'autre main, on pouvait supposer qu'elle était mariée. Cela n'enlevait rien à sa beauté.

Oleg lui prit le sac et le paquet.

–Vous habitez loin ?

–Non, pas très.

Ils marchèrent côte à côte. Oleg ne se pressait pas. La veille, il avait passé la nuit au garage chez André. Le matin, il s'était levé et après s'être lavé à la hâte et s'être rincé la bouche avec l'eau de la bouilloire, il était parti pour la messe. Mais il s'avéra que le soleil était déjà haut, indiquant au moins sept heures, et au lieu du silence des rues matinales, il trouva devant lui une quantité de femmes avec ou sans sacs. C'était dimanche, jour de marché. Les femmes allaient, le sourcil froncé d'avoir mal dormi et du perpétuel mécontentement des femmes, mécontentes d'elles-mêmes et de la vie. Sur la place même du marché, la foule devenait plus dense pour se disperser peu à peu dans les rues et les ruelles.

Oleg n'en revenait pas : il s'était toujours levé sans réveil, à quatre heures et demie pile, et là il ne s'était pas réveillé. Peut-être parce que dans le garage, il n'y avait pas de fenêtres et que les premiers rayons du soleil ne l'avaient pas réveillé, et peut-être parce qu'ils avaient veillé tard ce soir-là, jusqu'à ce que le père d'André ne revienne une seconde fois pour les déloger pour de bon.

Il regarda encore une fois du coin de l'œil le visage de la jeune fille, et machinalement son regard descendit le long de ses jambes. Pour ne pas avoir l'air d'insister, il s'efforçait de regarder par terre. Ses yeux rencontrèrent des pieds élégants, chaussés de chaussures rouges, de chaussures rouges à talon haut. Oleg s'étonna à part lui de l'extraordinaire couleur de sa robe, à rayures inégales blanches et noires, formant un dessin qui rappelait un zèbre, et qui le renforça dans l'idée qu'il n'y a pas de limites à l'imagination des femmes en matière d'habillement.

Il sentait bien qu'il fallait dire quelque chose. Elle, apparemment, ne manifestait aucune gêne. Au carrefour où se terminait la ruelle et où commençait une allée plantée de saules, la jeune fille s'arrêta.

« Merci, dit-elle encore. Vous m'avez tiré une épine du pied. »

Elle avait la peau veloutée, une peau de pêche. Il lui rendit le sac et le paquet sans rien dire, n'ayant finalement pas trouvé de mots. Puis il resta longtemps à regarder la robe zébrée et les souliers rouges jusqu'à ce que la vision disparaisse dans la verdure tendre des saules.

On aurait bien surpris Oleg si on lui avait dit que quelques années plus tard, cette superbe inconnue deviendrait la femme de son meilleur ami, le père André, et lui donnerait un fils, qui s'appellerait Stéphane.

\*\*\*

Quelques années plus tard, Liouba écrivait à son frère :

« Pourquoi est-ce que tu ne réponds pas ? Je n'ai pas de nouvelles de papa non plus, lui, il a toujours été comme ça. Mais toi ?

Je vais peut-être me répéter, vu que je ne sais pas si tu as lu mes précédentes lettres. Nous avons un problème avec Kostia. Il travaille mal à l'école, et dans certaines matières, il n'a que des zéros. Comment le comprendre ? Il lit des livres tout le temps, comme toi quand tu étais petit, mais dès qu'on commence à lui parler, il n'est pas sérieux... C'est un rêveur.

Sérioja est le premier de sa classe, les profs ne tarissent pas d'éloges sur lui. Et nous non plus, on n'a pas de problème avec lui.

Le mois dernier, c'était leur anniversaire à tous les deux. Tu devrais leur envoyer une carte – au moins une pour deux – sinon ils vont oublier qu'ils ont un oncle.

Kostia a un drôle de caractère : il a l'impression que Vitalik et moi, on ne s'occupe pas assez de lui. Il m'a même dit récemment : « Toi, maman, tu m'aimes moins que Sérioja. » Il est très direct, très sensible. Il me semble qu'il te ressemble un peu. Voilà. Avec Vitalik, on en souffre. Par moments, je ne sais plus à quel saint me vouer. Tu devrais venir au moins ; tu as de l'influence sur lui, tu sais y faire avec les enfants.

Vitalik est toujours dans son académie. Je ne sais pas si je te l'ai écrit, il est proposé pour la direction du département des externes. J'ai une nouvelle « copine », Olga, une collègue de Vitalik. Elle a deux filles, tellement capricieuses, méchantes, comme des vipères, on n'en vient pas à bout. On C'est un peu une relation entre familles, mais je ne veux pas qu'elles viennent ici : ses filles vont grandir, elles vont emberlificoter mes garçons, je vais avoir des maux de tête.

Comment va ton travail ? Et le conservatoire ? Je suis si contente que tu y sois entré enfin. Ecris un peu, sinon je vais me faire du souci.

Encore une chose : il y a six mois, j'ai parlé à papa au téléphone. Il avait la voix triste, cassée, il m'a émue aux larmes. Il a demandé de tes nouvelles. Il a dit qu'il était passé chez toi à l'appartement et que tu ne lui avais pas ouvert. Ensuite il est revenu voir plusieurs fois, et les voisins lui ont dit qu'on ne te voyait plus depuis plusieurs années. Tu as déménagé ou quoi ? Réponds, je t'en prie. Sinon il faudra que je me renseigne à ton conservatoire. Je me fais beaucoup de soucis.

Ta sœur Liouba.

Oleg lut la lettre et retourna la feuille de l'autre côté. Non, il n'y avait pas de dessin des gamins. Avant, ils lui faisaient un dessin : Kostia surtout des maisons, et Sérioja, des voitures. Ils l'avaient oublié ? Pourquoi est-ce qu'elle ne recevait pas ses lettres ? Oleg relut encore une fois la phrase : « Les voisins ont dit qu'on ne te voyait plus depuis des années. » Et il reposa la lettre.

Il prit une feuille vierge, la regarda, en admira le brillant, à la lumière de la lampe de bureau, puis passa pensivement les doigts sur la feuille, comme s'il voulait sentir quelque chose de plus que ce qu'il y avait en elle, et commença à écrire :

« Bonjour Liouba. Salut à Vitalik et à la marmaille.

J'habite dans notre ancien appartement. Qu'est-ce que c'est que cette histoire avec les voisins, je ne peux pas me l'expliquer. Je ne crois pas beaucoup papa, peut-être qu'il a confondu. D'ailleurs je ne l'ai jamais vu et je n'ai même pas eu de ses nouvelles... »

## Chapitre 4

« Kostia !

Maman chuchote dans la pénombre de la chambre où à travers les stores baissés arrivent à passer le premier rayon obstiné du soleil.

– Quoi, m'man ? répond-il à voix basse lui aussi, pour ne pas réveiller Sérioja, qui dort dans le lit voisin.

– Qu'est-ce que tu as préparé comme cadeau ? »

Liouba s'est approchée et s'est assise sur le bord du lit.

Il est encore tôt, tout le monde dort, mais elle sait que Kostia ne dort pas, qu'il attend, les yeux ouverts, que toute la maison soit réveillée.

« Rien pour l'instant.

– Bravo. Ton frère fête ses quinze ans et toi, tu n'as pas trouvé le temps de penser à un cadeau. Tu n'as pas eu le temps ?

J'y ai pensé, m'man... Toute la matinée.

Toute la matinée. On en avait pourtant parlé la semaine dernière.

Oui, m'man. Je me souviens. C'est-à-dire que j'ai oublié, et que j'y ai repensé seulement aujourd'hui.

Liouba hocha la tête avec un air de reproche.

Mais ce matin, j'y ai pensé pour de bon.

Ah toi, alors... » Liouba se lève pour aller à la cuisine préparer le repas d'anniversaire. « Ta grand-mère va venir, ajoute-t-elle gravement. Et tata Olia avec sa fille. Ne va pas faire la tête, s'il te plaît.

– Maman... Kostia retient la main de sa mère.

Pressé de faire oublier sa faute, il cherche ses mots difficilement. Mais quels mots pourraient l'excuser ? Il a réfléchi, effectivement. Il a pensé toute la matinée à ce qu'il pourrait offrir à Sérioja, mais au lieu d'idées qui auraient pu revêtir une forme concrète, c'est un poème qui lui est venu soudain à l'esprit. Ce poème s'est installé dans sa tête et l'a empêché de se concentrer sur les choses sérieuses.

–Maman, j'ai inventé...

–Quoi ?

–Un poème.  
–Tu as inventé un poème ?  
–Si tu n’as rien contre, je lui offrirai un poème.  
–Un poème ? Hm. Pourquoi je devrais être contre ?  
–Tu ne seras pas fâchée, c’est vrai ?  
–Ah, mon dieu, mais pourquoi je devrais être fâchée ?  
–Pour Sérioja.  
–Qu’est-ce que tu vas imaginer ? » Liouba se rassied sur le lit. « Alors ?  
–Kostia est un peu décontenancé. Il lui semble que maman est pressée, et qu’elle se fiche pas mal de son poème.  
–Tu ne vas pas rire ?  
–Bien sûr que non.  
–Même si ce n’est pas tout à fait cohérent.  
–Même si ce n’est pas tout à fait cohérent.  
–Et tu ne riras pas après ?  
–Quand ça, après ?  
–Eh bien, quand tu seras seule ?  
–Ah, seigneur ! Kostia... » Elle ne termine pas parce que Sérioja commence à remuer dans son lit. Un rayon de soleil a glissé sur son visage, sortant de la pénombre sa joue veloutée d’adolescent. Maman s’immobilise une minute, admirant le beau relief des paupières avec les grands cils duveteux, et arrange sur lui la couverture. Elle attend encore un peu pour s’assurer que Sérioja dort bien, puis elle murmure :  
–« Bon, récite.  
Kostia commence à se trémousser dans son lit.  
–Allez, récite.  
–Bien. Il fait une pause et ferme les yeux. Puis il les rouvre et demande, plus avec un regard suppliant qu’avec les mots : Ne ris pas.

*Un toit surchauffé, il vente.  
Le ciel au-dessus de ma tête.  
Je m’envole joliment, lentement,  
Le ciel est bleu, je suis vivant.*

*Je suis maintenant de la même taille  
Que mes frères les peupliers,  
Je ne tombe pas, c’est simple  
La terre s’approche du ciel.*

Liouba pose sur son fils un long regard inquiet. Puis elle demande :  
–Et que signifie La terre s’approche du ciel ?  
–Kostia haussa les épaules.  
–Mais c’est bien toi qui a écrit le poème.  
–Je ne l’ai pas écrit, maman.  
–Comment ? Tu viens de dire que tu avais composé un poème...  
–Je l’ai composé, pas écrit.  
–Ah, ça ne fait rien. Je dis que si tu l’as composé, tu dois comprendre ce que ça veut dire.  
–Oui.  
–Eh bien ?  
–Je l’ai juste composé. Je n’ai pas pensé à ce que ça voulait dire.  
–Tu l’as juste composé ?

- Oui. Récite encore une fois, je n’ai pas tout retenu.  
–Un toit surchauffé…  
–Stop.  
–Quoi ?  
–C’est-à-dire que tu es sur le toit.  
–Sûrement.  
–Et à la fin : La terre s’approche du ciel.  
–Eh bien oui.  
–Non, dit doucement Liouba, ça ne va pas.  
–Kostia se roula en boule sous sa couverture. Il ne va pas insister pour dire que ça va.  
–Tu comprends ? demanda Liouba, en regardant son fils dans les yeux.  
–Kostia fait un rapide signe de tête.  
–Mon petit, je ne veux pas dire que ton poème est mauvais, mais… ce n'est pas pour un anniversaire. »

Une fois encore, Kostia acquiesce avec bonne volonté. Il a la gorge sèche, tous les mots ont disparu on ne sait où.

Liouba se lève, pensif, et va dans la cuisine.

Les deux frères se ressemblaient comme des jumeaux : ils avaient le même visage ovale avec la même gaucherie juvénile, le même dessin des sourcils, droit et ferme ; un grand front blanc et des lèvres douces encore enfantines. Tous deux étaient de bonne taille, mais Kostia avait une constitution plus frêle et plus délicate. Leurs narines frémissaient de la même façon quand ils s’échauffaient et se disputaient. Tous deux commençaient à parler plus lentement et plus distinctement quand ils essayaient de prouver quelque chose à l’autre. Mais chez Sérioja, la pensée venait facilement, comme si elle venait de haut, il n’avait pas besoin de faire d’efforts, Kostia, lui, pesait toujours soigneusement ses mots. Quel que soit le sujet, la parole de Sérioja paraissait plus intelligente, ou du moins plus jolie. Et dans les rares cas où elle n’était ni intelligente, ni jolie, on avait quand même envie de l’écouter de le regarder, de se réjouir avec lui et d’être heureux du simple fait que lui était heureux. La différence entre eux commençait à devenir manifeste quand ils étaient dans le monde, et elle disparaissait quand ils restaient seuls. A l’école, dans la cour et partout où il y avait des tiers, l’expression de leur visage changeait leurs traits à tel point que les deux frères devenaient absolument dissemblables, et seuls leurs parents savaient

Assis à la table d’anniversaire, Kostia n’arrêtait pas de jeter des regards sur le grand vélo d’adulte posé contre le mur, le cadeau de grand-mère. Ses pièces en nickel attiraient le regard, et la couleur verte du cadre était d’une pureté incroyable. On n’aurait jamais dit que cette magnifique création de la main de l’homme pouvait en plus rouler : monter dessus sans façons, en rebondissant légèrement sur les ressorts souples de la selle, et rouler dans la cour puis dans la rue sous les regards admiratifs des filles, c’était le summum du rêve.

Discrètement, Kostia jetait un œil sur le possesseur du summum du rêve, Sérioja, et il était contrarié. Contrarié parce que Sérioja, apparemment, n’était pas comblé par son cadeau, et n’était pas aussi heureux qu’il aurait dû l’être. Il bavardait gaiement avec Snéjana, la fille de tante Olga, et on aurait dit qu’il avait complètement oublié le vélo. Comment pouvait-on, possédant une chose aussi magnifique, avoir la pensée occupée par cette fille pâlotte ?

Kostia trouvait Snéjana pâlotte en dépit du fait qu’elle était rousse. Elle avait des cheveux d’un roux terne, des yeux sans couleur, des cils blancs. Et son ricanement… qui lui fendait bêtement la bouche jusqu’aux oreilles.

Kostia détourna les yeux.

« … pour tout l’été. Il saisissait au vol les paroles de grand-mère, qui était assise à côté de maman.

– Je ne sais pas trop… répondit celle-ci.

Il y avait deux personnes entre lui et grand-mère et maman : Sérioja et Snéjana, qui étaient tellement occupés l’un de l’autre qu’ils n’entendaient rien.

–Qu’est-ce qu’il y a à savoir, Lioubouchka, insistait mamie Nina, passer tout l’été à la mer, c’est la santé pour toute l’année. Et moi, je suis encore assez forte… pense un peu : l’air de la mer, les fruits de Crimée. Si, j’insiste. »

Kostia arrêta de respirer. Ça alors… Pourquoi maman n’était-elle pas d’accord ? Allez maman, allez ! prononçait-il mentalement comme si, de façon magique, ses mots pouvaient être entendus à distance.

– Je suis d'accord avec vous, Nina Sidorovna, répondait maman. Mais vous comprenez, Kostia... Il est si sensible. Je ne sais pas.

– Seigneur, je voulais en profiter dans ma vieillesse... La voix de grand-mère monta jusqu'à une note criarde et sénile. C'est que, tiens... c'est tout le portrait de Kolia. Elle regardait avec attendrissement Sérioja, et dans ses yeux décolorés qui avaient été bleus, la joie se rallumait. Je ne me lasse pas de le regarder. Tout ce qu'il pourrait voir (grand-mère hochait la tête) que d'impressions inoubliables. Et la côte, là-bas ! C'est une merveille que cette mer ! Et puis je ne le quitterais pas de l'œil, de quoi as-tu peur ? Tout l'été : tous les fruits que tu veux, un aquaparc, et toutes sortes d'attractions. Et le bateau à moteur et à voile. Tout ce qu'il ya comme distractions pour les enfants ! C'est des impressions pour toute une vie. J'ai une amie qui aime recevoir. Elle a beau avoir mon âge, elle est en forme, elle fait la cuisine, elle fait des gâteaux. On ne se refusera rien : des fruits, des jus frais de son jardin...

–Ce n'est pas la question, Nina Sidorovna, interrompit mollement Liouba. Vous comprenez, ils sont deux.

–Oh, Lioubouchka, non, deux je ne pourrai pas.

–Mais ils sont frères.

–Mais enfin, ma chérie, je ne te comprends pas.

–Je ne vous dis pas de les prendre tous les deux, mais comment dire... Si ce n'est pas les deux, alors ce n'est personne.

–Mais qu'est-ce que c'est que ces raisonnements ?

–Les frères doivent toujours avoir tout à égalité.

–Oh là là, Lioubouchka, tu as trop de principes.

–Ce n'est pas une question de principes. Simplement.. Je ne veux pas les séparer. Ils devaient savoir depuis l'enfance qu'ils ne faisaient qu'un. Où va l'un, l'autre y va aussi.

– Tu en fais trop, ma colombe. Où est-ce que tu as vu vivre comme ça à notre époque ? aujourd'hui, ma chérie, comme on fait son lit on se couche.

–Mais justement, je suis contre ça. Je ne veux pas de ça entre eux.

–Mais ce sont des enfants encore ! Grand-mère regardait maman avec une incompréhension sincère. Pourquoi veux-tu qu'ils observent tes principes ? Il faut qu'ils courent et qu'ils s'amuse pendant qu'il est temps, et pas qu'ils pensent à des principes.

–Personne ne parle de penser. Mais il faut vivre en sorte qu'il n'y ait pas de séparation. De toute façon – on voyait qu'elle avait du mal à trouver ses mots % je ne le laisserai pas partir. »

Le visage de grand-mère s'amollit et se décomposa pendant une seconde, mais cela ne dura qu'une seconde et elle retrouva une expression de statue.

Kostia avait cru voir que pendant la conversation, papa, qui était assis en face, avait essayé plusieurs fois de placer un mot, mais à chaque fois son attention était détournée par Tante Olga. Elle était assise à côté de lui et lui racontait quelque chose avec animation, clignant sans cesse ses yeux noirs et perçants. De temps en temps elle regardait maman, comme pour vérifier si elle était là. Papa avait le col de sa chemise ouvert et il tenait sur ses genoux le petit Vladik, quatre ans, qui gazouillait quelque chose en même temps que tante Olia, ce qui faisait un dialogue en parallèle. Quand il en eut assez, il se laissa glisser des genoux de son père et disparut sous la table.

« Voilà, articula Nina Sidorovna après un long silence. Je pensais égayer ma vieillesse. Elle avait les larmes aux yeux. Ah, ce qu'il ressemble à mon Kolenka, les mêmes yeux qui brillent, et il parle comme lui ! Et tout son petit visage est vif comme Nikolaï Grigoriévitch quand il se mettait à discuter ! Ah, Kolenka ! »

Son visage se défit, et un sanglot s'échappa de sa gorge. La première idée de Kostia fut d'aller dire qu'il ne voulait pas aller en Crimée, qu'il ne voulait pas de parcs d'attractions ni d'aquaparc, et que Sérioja n'avait qu'à y aller. La Crimée ne méritait pas qu'on fasse pleurer grand-mère, et maman se tenait tellement raide et elle avait l'air tellement froid. Kostia fit un geste, mais se ravisa en pensant que la conversation ne s'adressait pas à lui. Il se leva et passa dans la chambre qu'il partageait avec Sérioja et Vladik.

L'anniversaire de Kostia avait lieu la semaine suivante. Grand-mère lui apporta un cadeau à lui aussi, un sac de couchage, un grand, pour adulte, fourré de quelque chose de moelleux et d'incroyablement léger. Kostia le déroula sur le sol. Il était un peu bête, ce cadeau. Qui est-ce qui peut bien rêver d'un sac de couchage ? Et où est-ce qu'il pourrait bien l'utiliser à présent ? Est-ce que ce ne serait pas celui du grand-père, le grand-père Kolia qu'il n'avait jamais vu ?

Kostia fit glisser la fermeture dans un sens et dans l'autre, passa la main sur le tissu, mince et un peu glissant... Non, son cadeau était définitivement inintéressant. Si on lui avait offert un vélo, par contre...

Il roula le sac bien serré, le fourra dans sa housse et le mit dans le débarras, avec les vieux jouets et diverses choses inutiles.

\*\*\*

Tard le soir, on entendit dans la cuisine des voix énervées : celle, entêtée, de maman, et celle, plaintive, de grand-mère. La voix de papa s'interposait timidement, mais disparaissait aussitôt, dès que s'élevait l'une des deux autres. Puis papa se tut complètement et dans les notes plaintives de grand-mère se fit entendre un son métallique. Kostia écoutait cette cacophonie, allongé dans le silence de sa chambre.

« Tu connais la Crimée ? demanda-t-il dans l'obscurité.

Quoi ? » fit Sérioja d'une voix ensommeillée. Il était presque endormi.

Sa journée avait été pleine d'événements, si bien que les conversations avec son frère passaient au second plan. Dans la journée, ils avaient eu le temps de parler du vélo de Sérioja et du sac de couchage de Kostia, et du gâteau, qui cette fois était réussi comme jamais. Le seul sujet qu'ils avaient évité dans leurs conversations, c'était Snéjana. Kostia avait voulu demander à son frère de quoi il avait parlé avec elle toute la soirée comme de coutume, mais quelque chose le retint. Il avait honte de parler d'une fille, même aussi bête que Snéjana. Il ne convenait pas à deux frères de discuter d'une maigre souris blanche.

« Grand-mère voulait t'emmener tout l'été en Crimée, mais maman n'est pas d'accord, l'informa Kostia.

– Ah.

– Il ya des parcs d'attractions et un aquaparc, ajouta-t-il, pensant que son frère ne comprenait pas bien de quoi il s'agissait.

– Oui, je sais. Grand-mère m'en a parlé.

– Et tu n'as pas demandé à maman ? Kostia se souleva même d'étonnement.

– Non. »

Kostia regardait l'espace sombre en face de lui comme si dans la lumière qui pénétrait faiblement sous la porte, il pouvait distinguer le visage de Sérioja. Son frère était une énigme. A commencer depuis la façon dont il considérait le vélo et la Crimée jusqu'à cette Snéjana. Non, il ne pouvait pas le comprendre.

« Tu n'as même pas essayé ? précisa-t-il, sachant sans doute qu'il suffisait à Sérioja d'appâter avec le voyage ou n'importe quoi pour qu'on lui permette tout.

– Non, je n'aime pas demander. »

Sérioja n'aime pas demander et à cause de ça, il refuse la Crimée... la mer tout l'été, un événement inouï dans leur vie. Kostia pensa que lui, personne ne l'invitait jamais...

« Tu ne veux pas y aller ou quoi ? demanda-t-il carrément.

– Si.

– Alors qu'est-ce que tu... C'est à cause de Snéjana ?

– Ça lui avait échappé.

– De quoi ? Ce fut au tour de Sérioja d'être étonné.

– C'est à cause de Snéjana que tu n'y vas pas ? répéta Kostia, qui regretta aussitôt sa question. Qu'est-ce qui lui avait pris de dire ça ?

– Tu délires. Sérioja était bon et indulgent.

– A cause de quoi alors ?

– Mais à cause de ce que je vais y aller de toutes façons, tu comprends ? Et je n'ai besoin de supplier personne. »

Kostia fut surpris de son assurance, et de la simplicité avec laquelle il avait parlé de cela, comme de que chose de décidé depuis longtemps.

« Comment tu peux le savoir ?

– C'est grand-mère elle-même qui suppliera.

– Mais maman lui a dit qu'elle n'était pas d'accord ! »

– Et alors ? »

Kostia ne posa plus de questions. Couché dans l'ombre, il se demandait : comment Sérioja peut-il savoir à l'avance qui fera quoi, qui dira quoi ? Comment pouvait-il deviner les actions de grand-mère et la réponse de

maman ? Dans les mots que maman avait dits à table, il avait entendu un « non » ferme ; maintenant il ne doutait plus que tout se passe comme Sérioja le prédisait. Il y avait une énigme de plus dans sa vie.

\*\*\*

Il était trois heures de l'après-midi. La chaleur, inhabituelle pour un début juin sous ces latitudes, durait depuis une semaine. Les cours, les rues étouffaient dans la poussière sèche qui pénétrait par tous les pores de la peau, et Sérioja s'appêtait à partir en Crimée. Il était saisi de cette excitation voyageuse qui s'installe en vous dès qu'on sait qu'on va bientôt partir, et plus rien, ni la baignade dans la Volga, ni le foot, où ses copains s'épuisent à courir jusqu'à tomber, ne pouvaient retenir sa pensée. Il avait cessé de remarquer maman, papa, Kostia ; il était déjà là-bas, sur la Riviera. L'avant-goût de ce premier voyage hors du contrôle des parents (grand-mère ne comptait pas) lui procurait une joie inconnue et inquiète. Kostia regardait son frère avec une admiration triste.

Cet été-là, Kostia se prit de passion pour la lecture. Déjà au printemps il avait lu *La Guerre des mondes*, de Herbert Wells, et *La Machine à remonter le temps* ; et il avait décidé de tout lire. Par chance, dans la bibliothèque paternelle il y avait ses œuvres complètes. Kostia ne sortait presque pas. Du fait que son frère était parti loin et pour longtemps, l'envie lui était passée d'un seul coup de jouer au foot et de se baigner ; et même le vélo, que Sérioja lui avait prêté pour tout l'été, ne lui faisait même plus plaisir. Le regard de filles imaginaires et l'image de lui vue à travers leurs yeux admiratifs ne le poursuivait plus. Quand il ne lisait pas, couché sur le canapé, il aidait sa mère à la cuisine : il épluchait docilement les pommes de terre, faisait les raviolis et les gnocchis, sortait la poubelle ; une fois même, elle lui laissa le soin de faire cuire les petits pâtés pendant qu'elle refaisait le plafond des chambres. Cette vie de reclus, si différente de celle des garçons de son âge, ne lui pesait pas. Il était content d'échapper par là aux questions indiscretes de ses camarades : « Pourquoi ton frère, il est parti, et pas toi ? » Comment expliquer que grand-mère ait emmené Sérioja et que lui, il restait parce que... parce qu'il restait ?

Dans la cour, les conversations sur la Crimée avaient commencé dès le printemps, le lendemain de l'anniversaire. Tout de suite il s'était trouvé quelqu'un qui y était allé et oui ! Il y avait bien un parc aquatique génial, un delphinarium et un tas de distractions qui enflammaient l'imagination. Et voilà que son frère partait là-bas. Non pas pour une semaine, pour tout l'été ! Kostia était content pour son frère, cela va de soi.

« Ça ne va pas ? » La voix de sa mère le sortit de l'état de rêves éveillé dans lequel il se plongeait parfois, couché sur un livre ouvert sans voir les lettres. Kostia tourna à peine la tête pour qu'elle ne puisse pas voir son visage. Il n'avait aucune envie de parler à qui que ce soit, et encore moins d'expliquer qu'il ne rêvait pas, mais simplement qu'il réfléchissait. Ces derniers temps, sa mère s'était mise à lui poser cette question avec une fréquence inhabituelle, et cela lui pesait. Avait-on le droit de rêvasser ou non ? Ou devait-il constamment rendre compte à son entourage de son humeur ?

Ne sois pas triste. » Maman s'assit sur le bord du canapé et lui ébouriffa les cheveux. Kostia lui tourna le dos.

« Tu veux aller à Ukraïnsk ?

Pourquoi avait-elle décidé qu'il voulait aller là-bas ? Ukraïnsk était la ville natale de sa mère, où vivait toujours l'oncle de Kostia, Oleg. Ils y étaient allés une fois, quand Kostia avait dans les cinq ans, mais il n'en avait pas gardé de souvenirs particuliers. Il se rappelait seulement une foule de peupliers, d'érables dans les jardins et dans les rues, et des maisons en forme de cubes gris ; et en face de la maison où vivait son oncle, un verger de pommiers abandonné. Il y allait avec les gamins des voisins cueillir des Antonovka<sup>1</sup> sauvages. Ses souvenirs se limitaient à cela. Encore que, non, il se rappelait encore un étang et un ravin qu'il fallait traverser pour y arriver. Et c'était tout.

« Tu veux passer quelques jours chez ton oncle ? » Maman ne le lâchait pas.

– Est-ce qu'il y a un parc aquatique là-bas ? » voulut demander Kostia, mais il se tut.

Son oncle, il ne se souvenait pas aussi bien de lui que de contes et des histoires qu'il racontait. Lui et Sérioja se mettaient sur le canapé de chaque côté de lui, et il demandait :

« Quelle histoire, une drôle ou une qui fait peur ? »

Bien entendu, ils choisissaient celle qui faisait peur. Alors il éteignait la lumière dans la pièce, sauf une lampe dans le coin le plus éloigné, sur la table ; et l'histoire commençait. Au fil de la narration, Kostia se serrait de plus en plus contre son oncle et cherchait dans l'obscurité la main de son frère. Une fois, il n'avait pas pu

---

<sup>1</sup> Variété de pommes [NdTr]

bouger de sa place au moment d'aller se coucher. Il lui semblait que dès qu'il aurait posé les pieds par terre, le vieux Aou allait les attraper. Il avait fini par passer la nuit sur le canapé et le lendemain soir, ils avaient à nouveau choisi une histoire « qui fasse peur ».

Voilà où maman voulait l'envoyer. Mais était-il encore un enfant ?

Pour commencer, il fallait prendre le train : douze heures jusqu'à Moscou et encore presque vingt-quatre heures pour arriver à Donetsk. En arrivant à Donetsk, Kostia se sentit mal. Il n'avait pas parlé à sa mère de tout le voyage, et maintenant il ne s'imaginait pas rester seul avec son oncle, avec cet étranger.

Ils pénétrèrent à l'intérieur de l'autobus surchauffé. Ça sentait les corps et la résine brûlée. Un vent brûlant entra par les vitres ouvertes et le toit ouvrant n'apportait pas un grand soulagement.

« Ne sois pas triste, dit sa mère une fois encore. Et elle-même avait l'air triste à mourir.

– Maman, qu'est-ce que tu as à me parler comme à une fille ? dit Kostia, renfrogné.

A Ukraïnsk, c'est bien, ajouta sa mère comme si elle n'avait pas entendu. Oncle Oleg t'achètera tous les jours de la glace, seulement fais attention à ne pas la manger trop froide, promis ? Il faut attendre qu'elle ait un peu fondu. Je laisserai de l'argent. Et les fruits, ils ne sont pas pires ici qu'en Crimée... surtout les pêches et les raisins. »

Sa mère continuait à parler et elle le regardait dans les yeux. Kostia n'écoutait déjà plus. Pour la première fois il pensait que sa mère ne le comprenait absolument pas. Il regardait son visage fatigué avec de petites ridules au bord des lèvres, ses yeux coupables, brusquement devenus bêtes. Il eut honte de sa mère tout à coup. Comme elle était pitoyable avec ses fruits et ses glaces... Sérioja, c'était autre chose. Il n'aurait sûrement pas permis que grand-mère, là-bas en Crimée, l'ennuie avec des sermons ; il savait y faire, de sorte que les adultes craignaient, pour ainsi dire, de provoquer son mécontentement ou de le déranger.

L'autobus ralentit. Kostia regarda par la vitre empoussiérée. Une construction en brique rouge à demi démolie les accueillait : les ouvertures noires des fenêtres semblaient des yeux crevés, l'encadrement de la porte s'ouvrait dans un sourire édenté. Tout était envahi par les ronces ; lui seul restait comme le gardien d'une maison abandonnée, puissant, de taille humaine. De chaque côté s'accrochaient d'énormes buissons d'aubépines, autrefois des roses thés.

« Gare routière » annonça la voix du chauffeur. C'était Ukraïnsk. Kostia se leva de son siège et sentit aussitôt que son short était trempé de sueur, à tordre. Quand je vais sortir, est-ce qu'il va y avoir une tache humide LA ? pensa-t-il inquiet. Et il descendit dans la chaleur impitoyable.

Aussitôt après la « gare routière » commençait un petit parc. Ils prirent l'allée. Des arbres d'essences diverses étaient plantés de façon chaotique : derrière les épicéas et les érables venaient soudain d'épais massifs de cerisiers, un vieux tilleul se tenait à part, et à une bifurcation du chemin, trois pommiers sauvages, minces comme les trois grâces ; un petit parterre rond au milieu avec des fleurs déjà sèches, mais qui n'avaient pas eu le temps de fleurir. Le parc, tracé par un urbaniste fou, cachait les cubes de béton des maisons.

Liouba marchait dans ce parc en souriant. Kostia se sentait terriblement seul.

« Il faut obligatoirement que tu partes demain ?

– Bien sûr.

– Reste encore un peu.

– Et Vladik ? » Elle le regardait de son œil sévère, sans cette expression de compassion qu'elle avait dans l'autobus.

Oui, rester, ce ne serait pas honnête. Le petit Vladik avait plus besoin de sa maman.

\*\*\*

Le lendemain de son arrivée, Kostia était tombé sur ce type étrange et hirsute et il ne se lassait pas de le regarder : une petite tête hirsute sur un cou maigre ; un visage trop ridé pour son âge, des mains tenaces. Le petit homme était assis sur le canapé vieillot de l'appartement d'Oleg. La lumière de la fenêtre l'éclairait de manière brutale : dans chaque ride il montrait une force passionnée, destructrice, mais l'expression de tout le visage restait pitoyable, bouffonne. Soit ses yeux prenaient l'expression de la gaieté la plus naïve, la plus enfantine, soit ils s'allumaient soudain de colère. Kostia ne comprenait pas pourquoi cet homme attirait ainsi son regard.

« Alors dis-moi, -toi, Oleg. Vania fit une pause significative. Puisque tu es si malin. Pourquoi le Christ a-t-il maudit le figuier ?

– Je ne sais pas, » répondit Oleg. Le ton de sa voix parut à Kostia un peu las. « Cette question me laisse moi-même perplexe.

– Alors tu ne sais pas ? On sentait le sarcasme dans ses paroles.

– Si l'on essaie de comprendre symboliquement...

– Pas de subtilités, interrompit l'autre. Je te demande : pourquoi Jésus a maudit le figuier ?

– Hm. En un mot...

– Oui, en un mot.

– Le motif était que l'arbre était stérile. Mais ça va de soi que c'est seulement un prétexte, et si on regarde en profondeur...

– Tu recommences ? Vania se renfroigna. Les muscles de son visage se mirent en mouvement comme si sous sa peau prenaient vie des minuscules créatures. Et moi, je sais pourquoi.

Oleg l'interrogea du regard.

– Parce qu'il l'avait aguiché, lança-t-il. Et il rayonnait.

– Hm.

–Quoi ? » Le soupçon lui recourbait un sourcil tandis que l'autre restait en place. « Tu ne me crois pas ?

– Pourquoi donc ? Ton idée est assez intéressante, seulement je ne vois pas où est la séduction là-dedans.

– Ah ! Vania avait l'air tout content. C'est parce que chez le figuier, les fruits apparaissent avant les feuilles. D'abord le fruit, et après les feuilles, tu comprends ?

– Oui.

–Et celui dont le Christ s'est approché, les feuilles avaient poussé avant les fruits.

–Et alors ?

–Et alors, il avait mis les petites feuilles, et puis les fruits, pfft !

–Tu es sûr que c'est comme ça ? demanda Oleg après un moment de réflexion. Que c'est d'abord les fruits et ensuite les feuilles ?

–Oui. C'est écrit dans l'encyclopédie biblique.

–C'est qui, l'auteur ?

–Quoi ?

–Qui est l'auteur de cette encyclopédie ?

–Mais quelle différence ? C'est une encyclopédie *biblique*. Alors voi-là : il ne faut pas aguicher. Vania, apparemment, avait une autre raison d'être satisfait.

–Tu penses que c'est ce que l'auteur voulait dire ?

–Mais quel auteur, qu'est-ce que tu m'embêtes avec ton auteur ? Je te dis, encyclopédie ! Il leva le doigt d'un air important et l'agita trois fois

–J'ai compris, c'est une encyclopédie. Mais ce qui m'occupe, ce sont des questions d'un autre ordre : pourquoi est-ce qu'il a maudit un *arbre* ? Oleg appuya sur le mot *arbre*. Et pourquoi il a maudit quelqu'un ?

–Quoi, t'as pas compris ? Vania le regardait comme un demeuré. Moi, je te dis : pour la l'avoir aguiché.

–Tu es sûr que c'est ce que l'auteur avait dans l'idée ?

–Mais arrête de me prendre la tête avec ton auteur ! Vania se mit à postillonner. Je lui dis que c'est écrit dans l'encyclopédie, et lui « l'auteur, l'auteur... Auteur toi-même !

–Mais pourquoi est-ce que tu crois les encyclopédies ?

–Mais Oleg, pourquoi est-ce que tu... La surprise l'avait fait redescendre du cri à sa voix normale. C'est un livre !

–Et qui l'a écrit, ce livre ?

–Non, toi alors !

–Oleg fit un geste apaisant.

–Je voulais juste dire que mmm... Il choisissait ses mots. « Tu comprends il ya des gens qui écrivent des livres, mais ça ne veut pas du tout dire que ces livres contiennent la vérité absolue.-

–L'homme... Oleg jeta sur Vania un regard inquiet. Il a pu se tromper. Tu as pris ses paroles pour la vérité, et maintenant, c'est toi qui te trompes. Voilà ce que je voulais dire. Et ensuite je ne comprends pas vraiment ton idée de séduction, où est le piquant de l'histoire. Explique.

– Je te dis : il a commencé par sortir ses feuilles, et pas les fruits, comme de juste. S’il n’a pas de fruits, pourquoi aguicher ? Le Christ s’approche, il se dit : tiens, je vais manger des fruits. Mais des fruits, il n’y en a pas. C’est ça, la tromperie.

Oleg prit la Bible sur une étagère et commença à la feuilleter.

Voi-là. Où est-ce que c’est, le figuier... Ayant enfin trouvé la bonne page, il lut : « Ayant aperçu de loin un figuier couvert de feuilles, il s’approcha pour voir s’il n’y avait pas là quelque chose ; mais en s’approchant, il ne trouva rien que des feuilles, car ce n’était pas encore la saison des figues.

– Tu vois ; il regarda Vania. Ce n’était pas encore la saison des figues. Donc, le figuier n’y est pour rien. »

– Tu es bouché ! Vania se frappa le genou de la main. C’est bien écrit : d’abord les fruits, et ensuite les feuilles...

– Non, non, Vania. Attends. Cette fois, Oleg décida de l’interrompre. Peu importe ce qui est écrit dans ton encyclopédie. Tu lies la Bible : ce n’était pas encore la sai...

– Mais laisse tomber ! C’est l’encyclopédie *biblique*, tu vas comprendre ?

– Je comprends, justement, dit patiemment Oleg. C’est toi qui ne comprends pas. Tout livre qui interprète la Bible est un apocryphe. C’est un document apocryphe, créé d’après la Bible. L’original, c’est la Bible elle-même, la source. Tu dois comprendre qu’au début il y a la Bible, et ensuite toutes sortes de petits malins ont écrit leur interprétation à partir d’elle.

– C’est-à-dire que... Oleg ? Vania était complètement abattu. Ça veut dire quoi, qu’on ne peut pas croire les livres ? Sa voix baissa jusqu’à n’être plus qu’un murmure.

Oleg le regarda longuement sans répondre.

– Si, dis voir, hein ? continuait Vania. Qui croire à ce moment-là ?

– Eh bien, si tu veux, crois-moi, prononça Oleg, indifférent.

– Toi ? Ah ah ah ! Vania éclata d’un gros rire, faisant jaillir une gerbe de postillons. Mais tu es qui, toi ?

– Voilà, dit Oleg, avec l’intention évidente de conclure l’entretien.

– Ça veut dire que tu ne sais pas ?

– Je ne sais pas, mais je crois que le pauvre figuier n’a jamais eu l’idée de tromper qui que ce soit.

– Je t’explique, dit Vania en s’échauffant. Je t’explique, répéta-t-il en se levant. Imagine une nana qui passe (il jouait la nana qui passe). Et elle a-gui-che. Il fit onduler ses hanches maigres.

– Vania, il y a mon neveu, là, l’interrompit Oleg.

– Et elle n’a que quinze ans ! cria Vania sans l’écouter. Elle n’a pas l’âge de procréer ! Elle peut te faire aller en taule ! Alors, pourquoi tu cherches, putain ?!

– Vania ! Oleg se leva et marcha sur lui.

– Quoi, il faudrait pas la maudire, celle-là ? Le Christ, on l’a aguiché pareil : en sortant les feuilles ! Il fit une sale grimace et secouant les doigts en l’air, se mit à imiter le bruissement des feuilles. Viens, qu’il disait, goûte mes fruits. Mais des fruits, que dalle. C’est encore trop tôt !

– Vania, dit Oleg nerveusement, tu as vu de tes propres yeux que dans l’original il est écrit : ce n’était pas encore la saison.

– Mais tu me gonfles avec ton original ! Je lui explique, et lui... l’original ! Aguicher, c’est aguicher ! Et à la place de Dieu... » Vania s’énervait de plus en plus en marchant dans la pièce, j’aurais dit : tu aguiches, eh bien tiens !... couille ! Il fit un geste vague en l’air. Tu ne donnes pas, eh bien sois maudite ! Oui, sois maudite !!! »

Vania s’arrêta, tapa du pied par terre et postillonna. Oleg ne fit plus d’objection. Kostia regardait, effrayé.

\*\*\*